
Une campagne d'évaluation sur le site médiéval d'Albalat (Romangordo, Cáceres)

Sophie Gilotte, Fabienne Landou et Muriel Llubes

- 1 Le projet d'étude du site médiéval d'Albalat (Romangordo, province de Cáceres) a surgi à la suite de découvertes effectuées lors d'une prospection réalisée en 2008 et répond à la demande de la municipalité désireuse de mettre en valeur ce site¹. Une courte campagne d'évaluation, qui s'est déroulée entre le 14 septembre et le 4 octobre 2009², a eu pour objectif de tester la potentialité archéologique du site d'Albalat au moyen de prospections géophysiques et de sondages stratigraphiques.

État des connaissances. Synthèse des données historiques et archéologiques préalables

- 2 Le site d'Albalat est installé sur une plateforme dominant la rive gauche du Tage (fig. 1). Connu dès le x^e siècle sous le nom de *MaáĀat al-BalĀé*³ ou « le gué de la voie », il contrôlait l'un des principaux passages du cours moyen du Tage qui, une fois franchi, ouvrait les portes aux plaines du Guadiana. Durant les XII^e-XIII^e siècles, son histoire est ponctuée d'intermèdes belliqueux, parfois confus et qui résumant la complexité de la situation géopolitique de la zone⁴. En effet, le site se retrouva pris en étau entre les terres orientales, sous l'influence de Talavera depuis 1084, et une zone septentrionale contrôlée par les chrétiens dès 1079. Par ailleurs, sa condition de point stratégique entraîna sa destruction en 1142 par les milices d'Ávila et Salamanque qui cherchaient à supprimer ainsi toute menace éventuelle en cas d'une reprise d'Albalat par l'ennemi — cela avait été le cas vers 1119 lorsque les Almoravides reconquirent Coria. Durant ce dernier intermède chrétien (1142-1171/1196), Albalat fut intégré aux possessions royales, avant d'être remis, à la fin du XII^e siècle, à l'Ordre de Trujillo. Son occupation par les troupes almohades, sans doute en 1196, fut de courte durée puisqu'il tomba définitivement vers 1230.

- 3 Sa structure la mieux préservée est une enceinte, partiellement conservée en élévation, pourvue à l'origine d'au moins une douzaine de tours et qui renferme une surface d'environ deux hectares. La lecture superficielle des parements rend compte de nombreuses activités de réparations et de transformations trahissant une occupation étendue dans le temps et sans doute complexe⁵.
- 4 Malgré la rareté de restes céramiques en superficie et l'absence de structures décelables *intra muros*, de récentes découvertes ont démontré que la fortification devait être associée à un peuplement relativement stable, qui généra la nécropole située à une cinquantaine de mètres à l'ouest et dont l'existence avait été pressentie depuis le milieu du siècle dernier grâce à la découverte de deux stèles funéraires datées du XI^e siècle⁶. En outre, l'érosion de la ligne du rivage a mis au jour — et détruit — les restes de plusieurs constructions associées à un volume relativement important de céramiques datées des X^e-XI^e siècles⁷.
- 5 Bien que la forteresse fût rapidement abandonnée, sa situation sur l'un des rares points permettant de traverser le Tage évita qu'elle ne tombât à jamais dans l'oubli. Les réponses aux grandes enquêtes menées depuis le XVI^e siècle⁸ témoignent de cette mémoire et de l'état des ruines. Le nom d'Albalat perdura également dans celui des barques, utilisées tout au long du Moyen Âge et à divers moments de l'époque moderne pour traverser le Tage⁹, ainsi que dans la fédération d'un ensemble de villages (*Campana de Albalat*) qui naquît au Bas Moyen Âge¹⁰.

Objectifs

- 6 L'intervention présentée ici poursuivait une double finalité. Il s'agissait, en premier lieu, d'évaluer le potentiel archéologique du site, relativement incertain avant la mise en route du projet. L'absence de vestiges superficiels *intra muros*, dans le secteur qui aurait dû être *a priori* le plus construit, pouvait en effet être de mauvais augure. On ne pouvait écarter la possibilité d'un arasement quasi total des structures en raison d'activités agricoles ou de récupérations intenses. En ce sens, il a été décidé de débiter par une prospection géophysique relativement limitée, mais qui devait permettre de tester deux zones bien différenciées, sur une terrasse qui s'étend au pied de la courtine ouest et au centre de l'espace emmurillé. Les résultats de la prospection électrique (l'approche magnétique s'étant révélée finalement inadaptée en raison d'une intense « pollution » métallique) ont permis de détecter un secteur particulièrement riche en « anomalies », c'est-à-dire en éventuelles constructions anthropiques enfouies à une faible profondeur et présentant une distribution plus ou moins ordonnée. Arrivé à ce stade, il restait à éclaircir la matérialité de ces données, certes encourageantes mais relativement indéfinies, au moyen de sondages archéologiques. Dans un souci de méthodologie et afin de confronter la réalité archéologique avec les informations géophysiques, deux sondages furent implantés *intra muros* (mais un seul a pu finalement faire l'objet de fouilles) ; un troisième fut campé sur un tronçon de la muraille, pour jeter les bases de recherches futures sur la structure défensive et a permis d'obtenir une première planimétrie d'un secteur particulièrement complexe (fig.2).
- 7 Le second objectif de cette campagne était tout différent : il n'était plus question de « chercher » des vestiges ou « d'évaluer » leur état et leur intérêt, mais de documenter, de la manière la plus exhaustive possible, un bâtiment reconnu hâtivement lors de

prospections effectuées au cours de l'automne 2008¹¹. Ce dernier correspond à un *Üamm* qui, par sa localisation sur la rive inondable, est menacé d'une destruction définitive à plus ou moins court terme. Il a donc été décidé de profiter de conditions exceptionnelles (le niveau de l'eau n'avait jamais été aussi bas) et qui ne se répéteront peut-être pas de sitôt, pour intervenir. Son état de conservation, relativement bon compte tenu de sa situation particulière, en fait un édifice clé pour la compréhension du site. Au-delà de ses multiples possibilités de lectures son existence permet d'appréhender — et de confirmer — le statut urbain d'Albalat.

Les résultats : le sondage 1

- 8 Le sondage 1, de 3 x 4 m, a été installé sur une anomalie géophysique détectée par la méthode électrique. Le dégagement d'une première couche compacte et stérile, de 0,15-0,20 m de grosseur, a permis de vérifier que les niveaux archéologiques affleurent à une cote étonnamment haute, très proche du niveau de sol actuel (fig.3). La première phase clairement identifiable dans le sondage est marquée par l'élévation d'un mur (M 2003, fig. 4, p. 278). S'il est trop tôt pour détailler son mode d'installation, la stratigraphie démontre qu'il est antérieur à la pose du lit de mortier qui sert de préparation au niveau de circulation formé de grandes dalles de schiste. Celui-ci précède la mise en place de l'escalier M 2007 et, vraisemblablement, des tronçons M 2011 et M 2023. Le côté est possède une séquence distincte, puisque des remblais constructifs compactés ont été mis en place contre le mur M 2003 afin d'obtenir un niveau d'utilisation surhaussé. Il ne semble pas que la couche trouvée au fond d'un sondage profond implanté à l'aplomb du mur ait pu jouer le rôle de niveau de circulation. L'interprétation qui en est donnée — un niveau de travail — reste cependant à vérifier. Une fois ces deux niveaux de sols mis en place de chaque côté du mur, ce que l'on peut extraire de l'utilisation ou de l'occupation proprement dite de ces espaces se limite aux fosses. La première s'installe dans les remblais constructifs, tandis que la seconde perce le lit épais de mortier et les couches sous-jacentes ; elles furent transformées en dépotoir après l'abandon de leur fonction initiale (stockage de denrées ?).
- 9 Les stades suivants enchaînent destruction et abandon de cet espace. Les indices disponibles sont en effet très significatifs : du côté ouest, la couche de charbons associée aux passes de terre rubéfiées, aux tuiles effondrées et en partie brûlées, témoignent d'un épisode violent, qui inclut un incendie. Le côté est confirme cet événement, tout en le nuanciant : on retrouve un effondrement similaire de la toiture, mais qui ne s'accompagne pas de traces d'un incendie généralisé, même si, de nouveau, des restes de branchages carbonisés attestent un sinistre qui a peut-être été seulement partiel. On note, par ailleurs, l'absence d'un sol construit : tout tend à indiquer qu'il a été détruit et le niveau où s'enchevêtrent pêle-mêle pierres, dalles de schiste et céramiques entières mais très fragmentées, confirme une forte perturbation, causée par la destruction des élévations.
- 10 Une série de points rapprochent les secteurs est et ouest : même si les processus de destruction répondent sans doute à des degrés différents de complexité, il est certain que tout l'ensemble fut finalement scellé sous une couche compacte de terre argileuse dérivée de la dégradation (graduelle ?) des élévations de terre compactée qui formaient la partie supérieure des parois.
- 11 Cette phase de destruction marque la fin de l'occupation dans ce secteur. L'absence de spoliation pourrait prouver qu'il n'exista pas dans l'entourage direct de nouvelle

installation nécessitant une grande quantité de matériels ; quoi qu'il en soit, la pierre abonde dans toute la région, rendant inutile la récupération systématique des matériaux. On peut imaginer que, dans son état final, cette aire était couverte par des monticules de terre, plus ou moins accentués, sous lesquels étaient enfouies les ruines.

- 12 Finalement, la configuration actuelle du terrain doit se comprendre comme le résultat de labours peu profonds qui ont fini par niveler la superficie, effaçant la microtopographie.
- 13 À ce stade balbutiant de la recherche, il est tout juste possible de formuler quelques hypothèses de travail sur la fonction de cet espace. Tout d'abord, la nature même des structures documentées met sur la piste d'un habitat, sans que l'on puisse s'aventurer à préciser un plan ou une distribution. Tout au plus peut-on déduire que l'édifice était pourvu de plusieurs pièces (*a fortiori* au moins deux), établies à des niveaux distincts, et que cette différence devait répondre à des usages divergents. Le secteur ouest grossièrement dallé et protégé par une toiture (ou un auvent ?) renforce l'hypothèse d'une cour interne, ou encore d'une pièce totalement close. L'espace supérieur semble moins ambigu, bien qu'il s'agisse, là encore, d'une appréciation partielle. En effet, son registre matériel (céramiques écrasées *in situ* sous le poids des tuiles) plaide en faveur d'un espace fermé. De surcroît, il est possible de percevoir un certain nombre d'activités annexes qui devaient s'exercer dans le cadre domestique. La meule à bras est liée à la mouture des céréales qui pouvait être pratiquée sur le lieu même de l'habitat. Les différents types de céramiques associées à la préparation (marmites), présentation (*ataifor*, bouteilles... etc.) ou au stockage des aliments, vont dans ce sens. La présence de fosses, dont le dernier état assuré a servi de dépotoir, ne doit pas surprendre dans ce type de contexte.
- 14 En dernier lieu, on ajoutera que le niveau régulier d'arasement du mur principal M 2003 suggère que ce socle de pierres était surmonté à l'origine d'une élévation en terre crue. Celle-ci pouvait être à son tour renforcée localement par quelques assises de pierres (chaînage des angles, assises de stabilisation, ou en couronnement, par exemple), ce qui expliquerait l'apparition de nombreuses petites dalles ou plaques de schiste parmi les amas de tuiles. L'architecture populaire locale conserve d'ailleurs de nombreux exemples de ce type de construction.
- 15 La chronologie relative des épisodes identifiés ne permet pas de restituer des éléments de chronologie absolue et, pour le moment, la céramique constitue donc le seul critère de datation disponible. À l'exception d'une céramique de stockage partiellement brûlée, qui a été récupérée dans l'effondrement de la toiture, les premiers niveaux fouillés n'ont quasiment pas livré de mobilier. Cette absence est, par ailleurs, en parfait accord avec la dynamique taphonomique des restes construits, qui subirent un processus de destruction violente, entraînant l'incendie — partiel — de la toiture et son rapide effondrement sur les niveaux de sol. Sur ce point, il est intéressant de noter la présence de deux pointes de flèches en fer forgé trouvées entre les débris de tuiles. De typologie différente, la première se range dans la catégorie des fers de trait à tête triangulaire barbelée, tandis que la seconde est tubulaire, avec la lame dans le prolongement de la douille à emmanchement. Même s'il serait prématuré de parler d'indices directs d'affrontements belliqueux (une bataille ?), leur apparition relève difficilement de l'anecdote.
- 16 Les restes significatifs de céramiques, extrêmement fragmentées (probablement en conséquence de la chute violente du toit et des parois qui le supportaient) se trouvent dans le niveau de destruction qui s'offre comme un contexte fermé, non pollué par des intrusions ultérieures. Les fragments appartiennent à un nombre limité de récipients : on

dénombrer deux petites bouteilles recouvertes d'une glaçure miel-manganèse, une jarre à pied annulaire avec décoration incisée sous couverte miel-verdâtre-manganèse, deux marmites dont une à carène et une petite jarre à moulures convexes. Toutes ces pièces renvoient clairement à un registre caractéristique de la période taifa (XI^e siècle). Ni la céramique issue des fosses-silos (spécialement une *ataifor* à couverte miel-manganèse), ni celle trouvée dans le niveau d'effondrement de la toiture ne s'écarte de cette chronologie.

Le h. amma- m

- 17 Cet édifice se situe *extra muros*, sur la berge nord, à faible distance de la nécropole. Son accès naturel s'effectue au travers de la terrasse qui s'étend au pied de la courtine occidentale et au bout de laquelle un tronçon de roche nivelée pourrait appartenir à un ancien chemin d'accès. Celui-ci conduit à son flanc ouest où devait se trouver l'entrée du bain.
- 18 La construction se présente comme un rectangle trapézoïdal relativement arasé d'environ 9,60 m de long et probablement 7 m de large (fig.5). L'intérieur est divisé en trois nefs oblongues et parallèles, orientées nord-sud et qui correspondent aux salles froide, tiède et chaude. Une annexe de service, où se trouve le foyer installé dans un canal de chauffe, flanque l'extrémité est du bâtiment. Toutes les parois sont construites en blocs non équarris liés au mortier de chaux. Les parements internes étaient à l'origine recouverts d'une couche de mortier lissé, qui régularisait leur surface. Les sols préservent en partie leur dallage de grandes plaques de schiste à l'origine bien jointives ; le passage d'une salle à l'autre s'effectuait au moyen d'embrasures simples et on a pu apprécier plusieurs marques d'usure due au battement des portes sur le pavement. Pour le reste, les principales différences entre ces espaces concernent leurs dimensions et la présence ou l'absence de dispositifs et de divisions internes. Ainsi, la salle froide possédait deux banquettes latérales, tandis que les deux autres pièces se distinguent par la présence d'une plateforme légèrement surélevée qui permettait de structurer et de hiérarchiser l'espace intérieur (fig. 6).
- 19 La lecture de la stratigraphie que l'on peut faire débute immédiatement avec la phase constructive. Celle-ci comprend une intervention générale d'assainissement du substrat pour installer les fondations du bâtiment, suivie de la mise en place de niveaux préparatoires (documentés très succinctement au travers de remblais constructifs pour asseoir le sol de circulation et les parements de l'hypocauste). La seconde étape englobe le fonctionnement du bain. Celui-ci transparait dans les indices de réparations et de réformes (changement de la porte de la salle tiède, substitution d'une dalle du sol), ainsi que dans l'accumulation de cendres et charbons, résultant de l'activité du foyer situé dans la zone de service. L'absence d'un véritable niveau d'utilisation n'est pas surprenante dans le contexte des bains et les témoignages liés à la vie quotidienne de ce type d'édifice sont rares¹².
- 20 Les conditions de son abandon, qui forme l'épisode suivant, restent délicates à concrétiser, mais il est intéressant de noter que le bâtiment montre des signes de dégradation et de sédimentation avant que n'intervienne l'effondrement de ses voûtes et parois, et l'affaissement de l'hypocauste. En effet, une couche argileuse riche en charbons et contenant une série de briques dont la fonction et la provenance restent indéterminées se dépose directement sur les sols déjà partiellement endommagés et spoliés. Elle est

scellée par une couche de destruction, formée exclusivement de restes de maçonnerie de briques qui devaient appartenir à l'élévation des parois et la construction des voûtes.

- 21 En toute logique, la formation de dépôts post-abandon aurait dû se poursuivre, mais la conservation « sous-marine » du bain, très particulière, a perturbé et tronqué son mécanisme de sédimentation.
- 22 Les observations réalisées, bien qu'incomplètes, mettent en évidence divers aspects importants de l'édifice : on soulignera le soin apporté aux techniques constructives, la grande qualité des matériaux employés et la présence discrète de remplois (meule et autres blocs de granite). Si la base des murs est en pierre et leur arasement relativement régulier (spécialement patent pour le mur de fermeture sud), il est fort probable que leur élévation était constituée d'une maçonnerie de briques, dont nous avons trouvé de très nombreux restes dans une couche de destruction. Dans cet ordre d'idée, les salles tiède et chaude devaient être couvertes d'une voûte du même matériau, tandis que l'espace de service aurait été protégé par une toiture recouverte de tuiles. En revanche, l'absence d'une couche de destruction semblable dans la salle froide suggère un mode différent de couverture, déduction renforcée par la découverte de quelques fragments de tuiles, mais cette hypothèse reste toutefois à explorer.
- 23 La différence de taille entre les salles est très fréquente dans les bains médiévaux de la Péninsule, même si la salle tiède a tendance à être la plus grande, ce qui n'est pas le cas ici. Les dimensions de la salle chaude sont à comparer avec celles des bains du Cenizal (10,20 x 3,70 m) ou d'Oreto-Zuqueca¹³ (3,50 m de côté), tous deux situés dans la province de Tolède et datés du x^e siècle.
- 24 Finalement, l'organisation spatiale de ce bain répond à un modèle très diffusé à partir des x^e-xi^e siècles dans la province de Tolède, mais également dans le sud jusqu'à des dates très tardives (Grenade, Alméria, Jaén et Valence). Un exemple relativement semblable permet d'établir un parallèle : dans la ville de Vascos (x^e-xi^e siècle), le bain public se situe également en dehors de l'enceinte, à proximité d'une rivière pour faciliter son alimentation en eau.
- 25 Le problème majeur auquel nous sommes confrontés réside dans l'absence de mobilier significatif que l'on pourrait associer à la phase d'utilisation du bain. Ainsi, on ne peut concéder une portée chronologique aux matériels remaniés apparus dans le niveau superficiel composé en grande partie d'apports alluviaux et qui se présente comme l'une des couches les plus riches en céramiques. Quelques pièces sont datables d'après leur typologie, telle une lampe à bec entière apparue entre les galets ou des fragments d'*ataifor* à glaçure verte et manganèse d'époque califale-taifa ; mais leur intérêt s'arrête là.
- 26 Les uniques strates qui sont en relation avec la vie du bain se concentrent dans la zone de service. Là, plusieurs couches riches en charbons et en cendres (rejets du foyer) déposées sur le substrat, ont livré un lot de céramiques à décor de *cuerta seca* partielle. L'examen préliminaire¹⁴ confirme qu'il s'agit de productions du xi^e siècle, caractéristiques de la taifa de Tolède¹⁵. Les strates qui oblitérent ces niveaux ne semblent pas fournir de matériels plus récents¹⁶ et l'on pourrait donc conclure que le bain fut utilisé, puis désaffecté au cours du xi^e siècle. Son moment de fondation restera relativement indéfini, en l'absence de céramique datante dans ses niveaux préparatoires. Par défaut, le *terminus post quem* proposé est donc le xi^e siècle, même si rien n'empêche *a priori* de le remonter au x^e siècle.

Perspectives

- 27 En dépit du caractère très lacunaire des informations obtenues, ces découvertes constituent une première et apportent un éclairage inédit sur la nature de l'occupation de l'établissement, totalement inconnue jusqu'alors. Sans pouvoir répondre de manière satisfaisante aux nombreuses interrogations soulevées, ces données ouvrent d'intéressantes perspectives de recherche. En effet, on ignore tout de l'origine et du processus de formation de cette cité qui est mentionnée pour la première fois au x^e siècle dans la liste des villes importantes de la région. Des données numismatiques isolées pourraient suggérer l'existence d'une occupation antérieure, qui remonterait à l'époque émirale ($viii^e$ - x^e siècles), mais sans que l'on soit en mesure de l'associer aux quelques vestiges visibles. La période des x^e - xI^e siècles qui constituerait, à en croire les indices matériels (céramique, épitaphes), une sorte d'âge d'or, reste totalement à définir. Si l'on admet son rôle dans l'articulation de la « ligne du Tage », en revanche que sait-on de sa topographie « urbaine » ou de son importance socio-économique, de ses relations commerciales ou encore de ses systèmes d'exploitation du milieu naturel (agriculture, élevage, exploitation minière... etc.) ? Au-delà de ces questionnements qui pourraient s'appliquer à n'importe quel établissement urbain, il sera très intéressant d'essayer de comprendre ce que ses contemporains entendaient par ville, tout particulièrement dans une aire marginale.
- 28 Notre niveau de connaissance n'est pas meilleur pour ses derniers siècles d'occupation qui pâtissent d'une perception biaisée, prédominée par le caractère fortifié et frontalier du site, sans que l'on puisse percevoir les implications sociales et culturelles de l'instabilité politique régnante. Albalat changea-t-elle pour autant radicalement de fonction (ou, en d'autres termes, se réduisit-elle à une simple garnison militaire, sans occupation stable) ? Se releva-t-elle de l'offensive chrétienne (et cette dernière fut-elle réellement aussi violente que ce qu'insinuent les textes) ? Comment se traduisent les changements de domination ou en quoi l'occupation chrétienne peut-elle se matérialiser ?
- 29 Ces interrogations donnent une idée de l'importance des lacunes existantes et de la nécessité de poursuivre l'approche archéologique pour comprendre les phénomènes urbanistique, socio-économique et militaire de la ligne du Tage, à travers lesquels se manifeste l'activité politique et administrative des différents pouvoirs qui se succédèrent et s'affrontèrent pour contrôler cette aire géographique. À plus long terme, l'étude de l'enceinte, incluant une analyse du bâti fine, devrait permettre de comprendre les grands processus de transformations qui peuvent, par ailleurs, refléter des évolutions fonctionnelles de la muraille, vecteur essentiel des politiques urbaines (symbolique, défensive ?).
- 30 Seule la suite des fouilles et des prospections géophysiques permettra d'approfondir ces questions, de les nuancer et les enrichir grâce aux données complémentaires que ne manqueront pas d'apporter les études du mobilier archéologique, composé principalement de céramique, mais aussi de métaux, de verre, de charbons et, enfin, de restes de faune¹⁷.

BIBLIOGRAPHIE

ARCAZ POZO, Adrián (2000), « Al-Balat : un enclave estratégico en la línea media del Tajo durante la reconquista (siglos X-XII) », dans Julián CLEMENTE RAMOS et Juan Luis de la MONTAÑA CONCHIÑA (coord.), *I.ªs jornadas de Historia Medieval de Extremadura*, Cáceres, pp. 85-104.

BUENO SÁNCHEZ, María Luisa (2007), « Albalat. Una ciudadela hispanomusulmana a orillas del Tajo. Su importancia geoestratégica hasta el siglo XIII », dans *Al-Andalus. País de ciudades*, Tolède, pp. 273-281.

CANCELO MIELGO, Carloset MANTECÓN CALLEJO, Lino, en collaboration avec GILOTTE, Sophie (inédit), *Informe de la excavación arqueológica de urgencia en la necrópolis de Albalat, estudio de la ciudadela de Majadat Albalat y delimitación del entorno de protección (Romangordo, Cáceres)*, Consejería de Cultura, Junta de Extremadura, 2001, 103 p.

COLÓN, Fernando, *Descripción y cosmografía de España* (3 vol.), Séville, 1988 (éd. en fac-similé de celle de 1517-1523).

DELERY, Claire (2003), « Perspectives méthodiques concernant l'étude de la céramique de *cuerda seca* en al-Andalus (IX-XIV^e s.) : d'un objet archéologique à un objet historique », *Arqueología Medieval*, 8, pp. 193-236.

GARCÉS TARRAGONA, Ana María et ROMERO SALAS, Helena (2006), « El hammam de Oreto-Zuqueca », dans *Baños árabes en Toledo*, Tolède, pp. 205-219.

GARCÍA SÁNCHEZ, Julián, GÓMEZ GARCÍA DE LA MARINA, Miguel et TOLEDO BRASAL, Enrique Julio (2006), « La sala caliente del baño del Cenizal », dans *Baños árabes en Toledo*, Tolède, pp. 105-118.

GILOTTE, Sophie (inédit), *Memoria de la actuación puntual. Realización de una planimetría y recogida de material de superficie en el yacimiento de Albalat (Romangordo, Cáceres)*, Consejería de Cultura, Junta de Extremadura, 2009, 88 p.

FERNÁNDEZ GABALDÓN, Susana (1987), « Vidrios islámicos de los baños árabes del Alcázar de Jerez de la Frontera (colección Menéndez Pidal) », dans *II Congreso de Arqueología Medieval Española*, vol. 2, pp. 607-616.

IBN ÖAWQAL, *KitÄb üërat al-arÄ*, María José ROMANI SUAY (trad.), *Configuración del mundo, fragmentos alusivos al Magreb y España*, Valence, 1971.

MADOZ, Pascual (1846-1850), *Diccionario Geográfico-Estadístico-Histórico de España y sus Posesiones de Ultramar* (16 vol.), Madrid.

MONTAÑA CONCHIÑA, Juan Luis de la (1992), « Albalat y Atalaya de Pelayo Velidiz. Notas sobre dos fortificaciones extremeñas en la repoblación de los siglos XII-XIII », *Alcántara*, 25, pp. 99-114.

OCAÑA JIMÉNEZ, Manuel (1945), « Dos epitafios hispano-musulmanes de Albalat (Cáceres) », *Al-Andalus*, 10, pp. 393-395.

NOTES

1. Ce projet a pu voir le jour grâce à l'appui de plusieurs institutions. Il a bénéficié d'un financement de la Casa de Velázquez, dans le cadre d'une convention avec le *Centro de Ciencias Humanas y Sociales* (CCHS) du CSIC, ainsi que du soutien logistique et technique de la Mairie de Romangordo et de l'*Instituto Arqueológico de Mérida* (IAM CSIC). Enrique Cerrillo Cuenca (Ramón y Cajal, IAM CSIC) et Ernesto Salas Tovar (Contrat JAE TEC, IAM CSIC) ont mis en route un relevé topographique à l'aide d'un GPS différentiel. La prospection géophysique a été réalisée par Muriel Llubes (Univ. Paul Sabatier Toulouse III LEGOS OMP) avec l'aide de Patrick Meneýrol et S. Gilotte. L'équipe a été composée exclusivement de volontaires français, italiens et espagnols sans lesquels la fouille n'aurait pu être menée : il s'agit d'étudiants de l'Université d'Estrémadure (Carlos Marín Hernández, Ana Vázquez Espinar et Andrea Vincenti), de l'Université de Jaén (Ana M^a. Carmona Casado et Patricia Siles García), de l'Université de La Laguna, Tenerife (Moisés Alonso Valladares et Giovanna Caputo), d'universités françaises (Pauline Gaubert, Manon Gallegos et Emilie Cavana) ; et d'archéologues professionnelles de l'INRAP (Priscillia Debouige et Fabienne Landou). Une mention à part doit être faite d'Irene Mirón Zamora pour son intense collaboration tout au long de la campagne. J'adresse enfin de sincères remerciements à Miguel Ángel García Perez (Guadix) et à José Ramón Sánchez Viciano (archéologue, Graena) pour leur aide « *con el pico y la olla* ».
2. Une prolongation a été nécessaire jusqu'à fin octobre afin de compléter la collecte des données sur le terrain (relevés, photos, etc.) durant laquelle seuls le directeur du projet et Irene Mirón Zamora ont travaillé.
3. *Ibn  awqal, Kit b   rat al-ar *, pp. 15 et 68.
4. Plusieurs auteurs se sont penchés sur les données historiques : ARCAZ POZO, 2000 ; BUENO S NCHIZ, 2007 ; MONTAÑA CONCHIÑA, 1992.
5. CANELO MIELGO, MANTECÓN CALLEJO et GILOTTE, inédit.
6. OCAÑA JIMÉNEZ, 1945, pp. 393-395.
7. GILOTTE, inédit, pp. 25-26.
8. Comme celle inachevée de COLÓN, *Descripción y cosmografía de España*, p. 175 ou, quelques siècles plus tard, celle de MADDOZ, 1846, vol. 1, p. 289.
9. ARCAZ POZO, 2000, p. 93.
10. MONTAÑA CONCHIÑA, 1992, p. 100.
11. GILOTTE, inédit, pp. 22-26.
12. Toutefois, des découvertes de flacons de verre sont signalées dans plusieurs fouilles de bains. Voir, par exemple, FERNÁNDEZ GABALDÓN, 1987.
13. GARCÍA S NCHIZ, GÓMEZ GARCÍA DE LA MARINA et TOLEDO BRASAL, 2006, p. 110, et GARCÉS TARRAGONA et ROMERO SALAS, 2006, pp. 207 sqq.
14. Nous remercions Claire Delery (Musée du Louvre) pour son aide dans l'identification de ces pièces.
15. DELERY, 2003, p. 193.
16. Seule l'étude exhaustive des matériels permettra de confirmer cette impression.
17. J. A. Garrido García (EBD CSIC) travaille actuellement à l'étude de la faune. Les charbons devraient donner lieu à une analyse spécifique, à l'instar de la céramique et du mobilier métallique.

AUTEURS

SOPHIE GILOTTE

Instituto Histórico Hoffmeyer, IAM CSIC, et UMR 8167

FABIENNE LANDOU

INRAP GSO

MURIEL LLUBES

Université Paul Sabatier Toulouse III LEGOS OMP